



Prospero et Caliban : le problème du colonialisme

Avec la troupe Volland

« Tempête » ou le colonialisme touché du doigt

La richesse du verbe et la justesse de ton d'Aimé Césaire se méritent. Et c'est dans une salle Saint-Jean transformée en sauna, inconfortablement assis et sans vision totale de la scène que nous avons, mardi soir, applaudi l'œuvre la plus libre et la plus nourrie de l'auteur de « La tragédie du roi Christophe » et d'« Une saison au Congo ».

Poète, dramaturge et homme politique martiniquais, Aimé Césaire a écrit *Une tempête* et non *La Tempête*.

Du drame de Shakespeare, il a conservé la situation, les personnages principaux et a établi entre eux des rapports qui, sans fausser ni trahir en rien ceux qu'indique le poète, n'en diffèrent pas moins par l'expression.

Bref, Césaire ne perd jamais Shakespeare de vue mais introduit dans l'île de Prospero un univers qui est bien le sien, qui a le poids d'une création originale.

Au poème de Césaire, admirable et puissant, le metteur en scène de la troupe Volland a ajouté une autre poésie, née de la lumière, des percussions et des masques, qui s'accorde en

presque toutes ses parties avec l'œuvre et la complète.

Certes, le cadre étroit de la salle Saint-Jean favorise guère un tel travail et la pièce eût sans doute pris sur le plateau à ciel ouvert du Théâtre de Saint-Gilles une toute autre dimension.

Mais malgré tout, par le biais de l'expression corporelle, du tourbillon des bras, du mouvement des mains, la troupe Volland fait bien jaillir l'éclair des mots et des images.

Grâce aux masques colorés et aux costumes merveilleusement dessinés, les vagues de la mer, les esprits, les symboles même ont un visage. La technique sert ici la poésie d'excellente manière.

Lors de la création de la pièce en 1969 au Festival international d'Hammamet (dans une mise en scène de Jean-Marie

Serreau et avec Michel Lonsdale dans le rôle de Prospero), le critique Jacques Lemaire indiquait bien tout ce qu'il faut voir derrière le verbe familier et grand d'Aimé Césaire.

Ce sont naturellement les rapports de Prospero et de Caliban qui sont au centre de l'œuvre. Ils ne posent pas le problème du colonialisme, ils le montrent du doigt. L'écrasante bonne conscience de Prospero en face de Caliban (« Tu es beau faire, tu ne me convaincras pas que je suis un tyran ») porte en elle-même, et par sa seule et froide expression, sa condamnation. Cette sorte de chantage constant qu'exerce Prospero sur Ariel, sur la conscience d'Ariel, procède de cette douceur ironique d'où naissent des blessures plus inguérissables que celles que peut faire la violence.

Et cette sorte d'alliance qui s'instaure, un instant, entre Ariel et Caliban — et que Césaire utilise avec un art parfait de l'expression et du mot juste — est sans doute l'un des instants où le drame prend le plus nettement son sens. L'hostilité à l'égard du maître doit créer l'union entre des éléments en

apparence tout opposés, mais qui ont ce point commun : ils savent ce qu'est leur liberté et la réclament au même homme.

« *Demain ne m'intéresse pas* », dit Caliban. Liberté, maintenant !

Et la fin du drame est d'une grande beauté.

Prospero, bien que se sachant dépossédé de ses pouvoirs dans l'île, se refuse à rentrer dans son duché de Milan. La liberté qu'a obtenue Caliban — un Caliban qui s'éloigne, poing levé : *Black Power* ! — le laissera seul dans cette île dont il a connu les enchantements mais dont il va découvrir qu'il y a tari jusqu'aux sources.

La troupe Volland nous offre un spectacle qui n'est jamais figé.

Tous les acteurs savent donner vie à cette œuvre jugée souvent explosive mais qui n'est en fait qu'une fresque tropicale à la gloire de « l'homme d'outre-mer », de sa liberté et de son identité.

Derrière Césaire, Shakespeare demeure bien notre contemporain.

Cl. H.



Un spectacle qui n'est jamais figé

Condateur : M. Fernand CAZALI
LE JOURNAL
DE L'ILE DE LA REUNION
QUOTIDIEN INDEPENDANT D'INFORMATION
 JEUDI 9 AVRIL 1981
 PRIX DU NUM